

Zeitschrift:	La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber:	Association des musiciens suisses
Band:	3 (1909-1910)
Heft:	18
 Artikel:	Robert Schumann en voyage [suite et fin]
Autor:	Rüdder, May de
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1068859

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tômes divers semblent confirmer mon dire : l'évolution moderne du lied avec piano et, ce qui est pire, hélas ! l'apparition de l'*interprète du mot*, du chanteur qui fait un sort à chaque vocable, à chaque syllabe, — un Ludwig Hess, d'autres encore, car il n'est, lui, qu'un type du genre créé, si je ne me trompe, par Ludwig Wüllner.

Aussi quelle joie ne fut-ce pas, joie intime et profonde, d'entendre la grande voix d'une Maria Philippi, la sonorité toujours belle et l'art probe d'un F. Berber, la musicalité et le beau talent d'une Anna Hegner ! Quelle joie de voir l'ardeur et la quasi miraculeuse faculté d'adaptation d'un Volkmar Andreæ, le jeune chef enflammant son orchestre et ses choeurs d'un saint zèle pour la cause de l'art !

Le reste est... silence. Espérons toutefois retrouver dans d'autres œuvres plus dignes de leur talent — car ils en ont tous et *tous* eurent du succès — ceux dont nous n'avons cru rencontrer cette fois que des manifestations d'art inférieures à ce que nous sommes en droit de réclamer d'eux.

Il me resterait à relever la pierre de discorde que les auditions de Zurich ont jetée dès le premier jour entre Germains et Latins. Elle serait trop lourde pour ce soir. Je parlerai dans un mois du *Psaume C*, pour chœur et orchestre, et m'efforcerai par une étude attentive de la partition de discerner les causes des jugements tout opposés qu'a suscités l'œuvre de Max Reger.

GEORGES HUMBERT.

Robert Schumann en voyage

(Suite et fin.)

La première lettre est de Bâle, la seconde de Berne, celle-ci exquise entre toutes et caractéristique de l'esprit de ce voyageur qui n'est certes pas ordinaire : « L'œil du poète est le plus beau et le plus riche ; je ne prends pas les objets comme ils sont, mais bien comme je les comprends subjectivement, et ainsi, l'on vit plus facilement, plus librement ; j'ai eu, par exemple, depuis quatre jours, un temps de chien, et les nuages me voilaient, à rendre amer et furieux, les Alpes et les glaciers ; — mais, plus le monde est limité au dehors, plus il grandit intérieurement par la fantaisie, et ainsi, je m'imaginais sans doute les Alpes estompées, plus belles et plus hautes. » Cependant, le temps s'est remis au beau et Schumann dans la diligence, de s'installer à côté du cocher ; les Anglais de la compagnie ne comprennent guère pourquoi il choisit ce siège peu confortable ; mais qui put mieux voir « le Rhin qui les suit, et de l'autre côté des montagnes vertes, fécondes et aimables, les Alpes étant encore là de souriants enfants, tandis qu'ici, elles sont devenues de souriants vieillards ».

On passe Baden, puis Zurich ; de là, Schumann se rend à pied par l'Albis, à Zug. « Le voyage à pied fut magnifique, et par le changement perpétuellement beau, pas fatigant ; je faisais seul la route, sac au dos, brandissais mon alpenstock dans l'air des Alpes, m'arrêtai et me retournai à chaque minute pour

« bien m'imprégnier de tous ces paradis suisses. L'homme n'est pas si malheureux qu'il le croit ; il a un cœur qui trouve son plus bel écho dans la nature. Comme une gazelle, je descendis de l'Albis ; et, comme se dessinaient tous les géants couverts de verdure ou de glace, et les lacs avec leurs ailes de paon aux reflets verts foncés ; que les troupeaux bondissaient des montagnes, que le son des cloches du village et des troupeaux en descendant, je devins tout silencieux, muet, et m'avançai, lentement, les yeux fixés sur la montagne.

« Oh ! épargne-moi en ce moment, le récit de mon ascension au Righi ; comme j'étais là, des milles au-dessus de la terre, et comme le soleil s'y couche, comment il se leva !... »

« Suis-moi par une douzaine de lacs riants, monte avec moi, vers Sarnen, le lac des Quatre-Cantons, Lucerne, le lac de Sarnen, Brienz, le Giessbach, Interlaken, Thun et repose-toi près de moi à Berne... Après trois jours de temps scandaleux, le ciel a rouvert son œil endormi et bleu, et laisse voir par intervalles, les lointaines montagnes. Que Berne est beau ! la plus belle ville de Suisse si pas plus encore ! » Et l'heureux Schumann termine par cette réflexion qui, ma foi, devant de tels spectacles, dut venir à l'esprit de plus d'un enthousiaste touriste : « Si un torrent m'emporte, ou si je tombe de l'Alpe ou sous l'éclair, ne me plains pas ; car je mourrais plus beau, plus grand, et plus vivant que sur un lit de souffrances. »¹

Réjouissons-nous cependant de ne pas voir notre voyageur finir déjà par de tels accidents, et suivons-le dans ses pages de plus en plus enthousiastes. La « lyrique Italie » en deçà de « l'Allemagne tant aimée de son cœur », n'a pas de peine à le séduire : « Ce ciel bleu, cette verdure qui jaillit et s'essore de la terre, ces forêts d'abricotiers, de citronniers, de chanvre, de mûriers, de tabac, ces grandes plaines fleuries sous l'ondoyant vol des papillons, les Alpes lointaines, caractéristiques, germaniques, nerveuses et anguleuses... ces Alpes patriales qui sont encore rouges du dernier baiser de soleil, qui rayonnent et puis meurent, et restent là, froides comme de grandes personnes mortes, » ah ! s'il devait tout dire, qu'il y aurait de volumes !

Comme villes italiennes qui le retiennent, voici Milan dont le Dôme surtout lui plaît, et aussi, certaine charmante jeune fille anglaise rencontrée à l'hôtel. Puis Vérone, Vicence et Padoue ; enfin Venise où tout ne fut pas aussi gai. D'abord la bourse se dégarnissait considérablement et donnait bien à réfléchir. La « lamentable histoire » est décrite à sa belle-sœur, Rosalie Schumann, en « sept chapitres » des plus caractéristiques :

PREMIER CHAPITRE

Par une belle soirée, la mer m'attira ; je pris une gondole, et allai loin, très loin, Dieu sait jusqu'où ; mais au retour, j'eus des accès de *mal de mer* !

DEUXIÈME

Coliques — lourdeur d'estomac — maux de tête — diarrhée — malaise — la mort vivante qui me rongeait.

TROISIÈME

De peur, je pris un médecin qui me guérit, en vérité, en autant de temps que j'aurais mis à m'aider tout seul, c'est-à-dire en trois jours. Pourquoi, de bon cœur, je lui donnai un napoléon d'or.

QUATRIÈME

Après un minutieux examen de ma bourse, il se trouva, bien que d'après mon vieux système tout soit possible, que dans ce cas, il était impossible de retourner en Allemagne. Sur quoi je décidai, ce qui ne figurera qu'au sixième chapitre.

¹ Lettre à sa mère. Berne, 31 août 1829.

CINQUIÈME

Dans mon embarras d'argent et d'autre chose, m'atteignit encore une scandaleuse fourberie dont je fus la dupe. Un marchand qui m'avait accompagné au départ de Brescia, parvint à m'escamoter un napoléon d'or, en sorte qu'il me resta encore à peine assez pour payer mon logement à Venise.

SIXIÈME

Lutte tragique entre mes bons et mauvais penchants — notamment : vendrai-je, oui ou non, la montre que ma mère m'avait donnée ? Le bon génie triompha en moi, et je préférai faire encore un voyage de trente milles pour ne pas faire cela.

SEPTIÈME ET DERNIER

Me voici maintenant, avec un visage sombre et flegmatique, ramassé dans un coin de la diligence-express, et je pense combien sont heureux les étudiants qui sont chez leurs belles-sœurs ! — Ce fut une fatale fantaisie, un accès de nostalgie. Je voyais Zwickau si joli, quand au soir, comme portée par le soleil couchant, elle s'endort, et que les gens sont assis sur les bancs, au devant des maisons, et que les enfants jouent ou barbottent dans les eaux descendant des montagnes, comme je fis autrefois — et ainsi d'autres choses.

Voilà, chère Rosalie, les agréments du voyage en Italie ».¹

Heureusement que le patron de l'hôtel Reichmann, de Milan, « un bon Allemand », le tira d'embarras en lui prêtant obligamment le nécessaire. Par la Suisse encore se fit le chemin de retour ; il fut heureux. A Coire, Schumann est rempli d'émotion par « le premier, cordial et fidèle : Guten Abend » patrial. « En Italie, ajoute-t-il, on ne se salue pas ainsi. » C'était un dimanche soir. « Des villa- « geois de haute et forte stature s'en retournaient à leurs logis ; les cloches du « soir et celles des troupeaux se mêlaient en fraîches sonorités ; en somme, c'était « un vrai et magnifique soir dominical. » Au jour suivant, une petite voiture à deux roues l'emporte vers l'Allemagne. Lindau et le lac de Constance sont dans la lumière du couchant. Qu'il est heureux ici de pouvoir « regarder dans leurs francs et bons yeux, les Allemands », et « ce beau lac qui est le plus grand, le plus sauvage, le plus noble... Je ne puis en comparer l'effet, au premier aspect, qu'à celui de la mer à Venise, de même que Lindau est comme une miniature de Venise aussi. »² A Augsbourg enfin, des amis soignent pour le reste du voyage, et ainsi Schumann rentre à Heidelberg, la bourse vide, mais le cœur et l'esprit remplis d'impressions nouvelles et point dégoûté de nouveaux itinéraires.

Car, lorsque le musicien s'affirma définitivement en lui et qu'il résolut de s'adonner uniquement à l'art, renonçant au droit pour suivre sa vocation sous la direction de Wieck à Leipzig, il ne veut pas quitter le pays rhénan sans un dernier voyage au fleuve qu'il aimait tant. « J'ai quitté ce matin Heidelberg encore enveloppée de brumes, comme l'est aussi à présent, mon cœur, se séparant pour toujours de tant d'autres ! Comme je dois vraiment m'emprisonner, me « chrysalider » pendant trois ans, je veux pendant ce long temps, emporter avec moi un rêve que me donnera encore un voyage dans le Rheingau. »³

Schumann alla jusqu'à Wesel, aux frontières de Hollande, et de là s'en revint, toujours « pauvre comme un mendiant », mais moins gai qu'autrefois. L'avenir le préoccupait trop. « Mon cœur est mort et désert » dit-il, à la fin de ce court billet.

Alors suivirent toutes les fiévreuses années d'études, de luttes pour l'art, pour l'amour, pour la vie. Il y a encore bien quelques projets de déplacement qui

¹ Lettre à Rosalie Schumann. Milan, 5 octobre 1829.

² Lettre à sa mère. Heidelberg, 11 novembre 1829.

³ Lettre de Schumann à sa mère. Wesel s. Rhin-infér., 27 sept. 1830.

souvent n'aboutissent pas, de petits et grands voyages d'art et d'affaires, remplaçant le « tour d'agrément » ; après le mariage, des tournées artistiques fatigantes, les cures de ci, de là où il s'agit surtout de calmer l'excitation nerveuse du musicien.

Le seul vrai voyage de plaisir que Schumann fit encore, ce fut celui de juillet 1851, partant de Düsseldorf, en compagnie de Clara Schumann, et passant par ce cher Heidelberg plein de souvenirs pour se diriger vers la Suisse. Et là, ce furent des jours divinement heureux, entr'autres ceux passés en vue du Mont-Blanc et au bord du lac de Genève « qui est vraiment céleste ».

Il y eut encore de ces claires journées au cours d'une tournée en Hollande, mais ce fut bientôt tout. La catastrophe mentale survint peu après. Schumann est soigné à l'asile d'Endenich, près de Bonn où il se rend souvent, et où il vit dans l'obsession de Beethoven et des sept montagnes qui se profilent à l'horizon. Dans ses rêveries solitaires, ses chers voyages lui reviennent souvent à la mémoire ; c'est d'Endenich qu'il écrit à Clara cette page de souvenirs : « Je voudrais te rappeler bien des choses d'un heureux temps passé ; notre voyage en Suisse, à Heidelberg, à Lausanne, à Vevey, à Chamonix, et puis notre voyage à La Haye où tu fus étonnante, et celui d'Anvers et de Bruxelles, la fête musicale de Düsseldorf, etc. — Te rappelles-tu comme en Suisse, les Alpes se montraient pour la première fois dans toute leur splendeur, et aussi quand notre cocher manqua si terriblement de sûreté, et que tu gagnas peur ! Pour tous nos voyages, aussi pour ceux que j'ai faits comme élève et étudiant, j'ai tenu de petits carnets de notes. »¹

Ces notes, il les désirait à présent, comme un réconfort et une distraction. Etrange et cependant bien compréhensible désir : toute la synthèse de ces joies éprouvées apparaissait peut-être en ce moment à son esprit, comme ces formidables et rapides aperçus de toute la vie dans sa plus haute intensité surgissent dans la pensée de ceux qui vont mourir ! Et peut-être alors, le musicien, de plus en plus étranger au monde extérieur, voyait-il s'ouvrir en lui, à l'évocation de ces paysages des souvenirs lointains, le monde merveilleux où, prétendait-il, ceux qui se sont aimés se retrouvent quelque jour.

MAY DE RÜDDER.

ALIÉNOR

Légende en 5 actes et 15 tableaux au « Théâtre du Jorat »

Je suis rentré chez moi et j'ai fermé les yeux... Du fond de la mémoire montent des harmonies, harmonies de couleurs, harmonies de sons, harmonies de pensées, harmonies de sentiments... Tout est harmonie.

Même les quelques dissonances qui déparent, à mon sens, les deux derniers actes et d'un spectacle de délicats font la pièce qui attire les *foules*, ces quelques dissonances disparaissent et se fondent dans l'ensemble d'une beauté incomparablement harmonieuse.

Et les quinze tableaux que comporte la légende d'*Aliénor* surgissent de nouveau un à un du cadre volontairement neutre où les évoquèrent l'élégante et impressionnante prose rythmée du poète, les décors et les groupements colorés du peintre, le lyrisme exquis du premier des musiciens scéniques suisses.

Ce qu'il faut admirer plus que toute autre chose, en cet unique spectacle d'art, c'est sans doute l'union intime, tantôt simultanée, tantôt successive, des trois arts, poésie, peinture, musique et leurs réactions réciproques sur la sensibilité. Mais — est-ce une illusion ? — la ligne et la couleur me paraissent l'élément au sein duquel s'opère la fusion, de même qu'au sein de la musique s'opère la fusion des éléments du drame wagnérien. Et

¹ Lettre à Clara Schumann. Endenich, 18 sept. 1854.